

services en cette occasion par l'exercice du prestige étonnant qu'il possédait sur ces nations.

Les choses n'allaient pas mieux en Canada. Partout les sauvages et les colons manquaient d'enthousiasme pour cette guerre inexcusable et visiblement destinée à nous ouvrir la porte de calamités et de déceptions sans nombre dans un prochain avenir.

A la Famine, M. de la Barre fut sous l'empire de la fièvre durant plusieurs jours. On apprit que Duluth arriverait avec deux cents coureurs de bois. " Notre flotte était comme un hôpital mouvant ", dit La Hontan, qui raconte ces détails (I, 51, 54). Duluth reçut ordre de ne point rejoindre l'armée, car la retraite était décidée. C'était vers le 5 septembre. Duluth se trouvait à Niagara. La Durautaye arrivait aussi au même endroit avec cinq cents guerriers sauvages et deux cents Canadiens. Le mouvement de l'ouest, aussi bien que celui du Bas-Canada, était arrêté. Les deux armées ne se rencontrèrent même pas pour fraterniser. Elles demeurèrent isolées l'une de l'autre par la longueur du lac Ontario.

" Chefs et soldats, dit M. Ferland, se trouvèrent grandement contrariés. Toujours soupçonneux, les sauvages (de l'ouest) déclarèrent qu'on ne les avait tirés de leur pays que pour les livrer à la hache des Iroquois... Il fallait retourner honteusement à Michillimakinac... Les chefs alliés se plaignirent avec un calme apparent, qui dénotait la profondeur de leur ressentiment".

M. de la Barre et ses troupes repartirent le 6 septembre. Ce général avait échangé avec les Iroquois non des coups de fusils mais force harangues terminées par un traité de paix ridicule.

Si les sauvages et les Canadiens de l'ouest étaient mécontents de la tournure que prenait la guerre, les milices